

Résilience et autres guérisons

Yannick De Serre

5 novembre – 10 décembre 2022

L'artiste est un être multi(ple). Sa vie professionnelle est souvent bigarrée et polyvalente. Celle de Yannick De Serre est étonnante puisqu'il partage son temps entre l'atelier et l'hôpital. À la fois artiste et infirmier, il est touché par l'être humain, attentif aux passages qui marquent son existence et interpellé par les cycles qui rythment sa vie. Entre vie et mort, entre absence et présence, il narre une poésie du liminal et du seuil. Depuis 18 ans, son métier de soignant s'immisce quotidiennement dans son atelier pour le nourrir, le faire avancer et lui rappeler que la vie est une succession d'étapes à surmonter et de rites à célébrer. Dans l'exposition *Résilience et autres guérisons*, il dévoile des œuvres à la fois délicates et percutantes, témoins d'un dialogue touchant entre l'artiste et le soignant.

La bienveillance guide les pas de Yannick De Serre dans son quotidien : l'infirmier panse les blessures des patients, il prend soin d'eux dans l'espoir constant et persistant d'une guérison, ou d'un mieux-être. Mais il arrive parfois que cela ne suffise pas. Lorsque la mort s'impose, Yannick de Serre les accompagne avec toute la douceur que nous pouvons lui connaître. Et après ? Rien... du moins, le vide. Aucune structure ne permet d'accompagner le personnel soignant dans cet après, court et brutal, qui constitue un trauma de travail. Difficile de laisser transpirer cette blessure. Pas le temps ! Il faut continuer ; d'autres individus doivent être soignés, d'autres êtres doivent être accompagnés. Pourtant, chaque décès exerce une charge émotionnelle. Si certaines sont parfois discrètes, d'autres sont indéniablement plus lourdes. Cela étant dit, toutes doivent être libérées et transformées. Un deuil s'impose !

Depuis 2004, Yannick De Serre revisite les étapes du deuil dans un rituel personnel. Il transcende la perte par des actions précises incarnées dans un geste artistique. À chaque décès, l'artiste prend le temps de choisir un mouchoir, en mémoire de. Dans l'atelier, cette pièce de tissu ne cueille ni ne retient les larmes ; elle accompagne la main de l'artiste, devenant un compagnon de création. Ce qui prévaut, c'est la démarche automatique du soignant qui enchaîne machinalement des procédures de soin, dans un ordre bien précis. Jusqu'au prochain décès. Alors, Yannick De Serre plie soigneusement en quatre le mouchoir, le réserve et en achète un autre.

À la fin de l'année, il les place au centre d'une étoffe faite de papier japonais froissé et taché d'encre qu'il replie en quatre. Les dix-sept pièces qui composent l'œuvre *LINCEUL* sont présentées sur des tablettes. La dix-huitième, celle qui marque l'année 2022, est quant à elle ouverte. Lorsque le soignant prend le dessus sur l'artiste, il suture les lettres des mots pour en faire ressortir d'autres, tout aussi significatifs. Le *LINCEUL* n'est-il pas le *LIEU* où se conjuguent l'absence et la présence? Et la *MORTALITE* n'est-elle pas la pierre angulaire de tout *RITE* de passage? Le fil des maux gagne ici en puissance; il transcende le sens.

Ailleurs, les mots sont gravés dans la matière. Ils accompagnent les instruments du soignant placés aux côtés des outils d'atelier de l'artiste. C'est comme si, ensemble, mots et outils voulaient narrer l'histoire douce-amère du deuil : *Pour adoucir ... le dialogue* peut-on ainsi lire sur un vieux stéthoscope en bois. Les réminiscences du passé invitent un mélange de nostalgie et de joie, de rétention et de lâcher-prise dans un présent incertain de savoir comment gérer ce flux émotionnel, en vue de l'avenir. Tandis que les deux spatules médicales rappellent l'inlassable ressassement *Remuer le souvenir*, le scalpel appelle à délier, à enlever, à *Retrancher*. Plus loin, les mots évoquent l'importance de *Préserver l'affect*. Trois pots d'apothicaire en verre brun foncé contiennent chacun des cendres d'anciennes œuvres, des retailles de feuilles d'or et des résidus de sutures avec aiguilles.

Conserver, cela peut vouloir dire « sauver d'une disparition », mais aussi protéger la fibre de l'émotion. Mais alors, comment alléger le poids de la douleur? Par une prose sensible. Sur des feuilles de papier japonais, des lettres en feuilles d'or ont été pressées à chaud. Ces lettres composent des mots parfois tendres, parfois cinglants dont l'apposition réussit à adoucir l'effroi : *tendre trauma, arrimer le vide, draper nos cœurs, afin de garder en mémoire, couvrir le sentiment*. Il y a dans ces mots et dans l'ensemble de l'exposition, l'espoir d'un dépassement. Un seuil à franchir. Une résilience à vivre.

— Émilie Grangon